

Le 29 septembre 1789, il avait donné, en l'honneur de la bénédiction des drapeaux de cette milice et du mariage de « deux personnes vertueuses » qu'il avait dotées, un vaste banquet, auquel avaient pris part 3.000 convives, dans la cour de son château. Un bal monstre avait clôturé cette fête. Il semble bien qu'en s'attaquant à un démagogue aussi puissant, le maire et les « officiers municipaux », comme on disait alors, aient commis une imprudence. La réponse imprimée du « commandant général, colonel de la garde nationale du bourg de la Guillotière, à M. Ferrand, maire du dit bourg » est du 22 mai 1790. Le lendemain, 23 mai, qui était le jour de la Pentecôte, les membres de la municipalité attirés comme dans un traquenard dans une assemblée populaire où dominaient les gardes nationaux en armes, y passèrent un triste quart d'heure : « On ferma les portes derrière eux, écrit Ferrand, le parti étoit pris de les tuer. Le maire alloit périr d'un coup de bayonette. M. Teissier, chirurgien, lui sauva la vie. Un officier municipal fut étendu par terre d'un coup de crosse, un autre fut traîné par son écharpe ; plusieurs reçurent des soufflets, des coups de pied ; ceux qui vouloient calmer les esprits ou faire ouvrir les portes furent également maltraités ! On crioit : *à bas les officiers municipaux !* Les officiers municipaux sortirent enfin, à travers les huées et les railleries ; arrivés dans la rue ils furent encore poursuivis à coups de pierres. Après leur retraite, un particulier, monté sur une table, fit prêter le serment de lui être fidèle, de ne l'abandonner jamais. On proposa de casser le lieutenant-colonel et l'un des notables de la commune qu'on haïssoit sans doute à ce dernier titre ; cette demande fut accueillie avec transport. D'abord on avoit résolu de le pendre, plusieurs avoient à cet effet des cordes dans leurs poches... » (1).

La Guillotière bien loin de se résigner à son annexion, était donc plus déterminée que jamais à secouer le joug. Elle attendit le moment propice, et, trois ans plus tard, par une rencontre inespérée, l'occasion se présenta. A la faveur de l'insurrection et du siège de Lyon, le faubourg vit brusquement tous ses vœux comblés : pendant plus de deux ans, il réussit à se faire détacher du Rhône et réunir à l'Isère. Certes, en haine des Lyonnais, ses habitants étaient disposés à prendre contre eux n'importe quel parti. Mais ils

---

(1) Mémoire cité par Vaësen, *Lyon en 1790*, p. 102-104.